

Nabil El JABBAR
Professeur
Université Ibn Tofaïl de Kenitra
Kenitra, Royaume du Maroc

Autobiographie et quête de filiation dans la littérature algérienne d'expression française

Résumé: «Tout roman familial raconte en filigrane l'histoire d'un désastre», écrit Jean-Pierre Martin dans son essai *La honte. Réflexions sur la littérature*.

De ce constat, la littérature algérienne d'expression française nous donne, depuis les années 1950, de frappantes illustrations. De Kateb Yacine à Kamel Daoud, en passant par Rachid Boudjedra et Boualem Sansal, se lit dans le roman algérien une obsédante quête des origines qui aboutit inexorablement à l'échec, comme si le récit de la fondation peinait à se remettre du désordre filial ou tribal causé par l'intrusion coloniale.

C'est à l'exploration des différentes formes narratives que prend cette quête des origines et aux nombreuses questions qu'elle soulève que je souhaite consacrer mon article.

Mots-clés: littérature algérienne, appartenance, filiation, histoire, mémoire

Abstract: «Any family novel implicitly tells the story of a disaster», writes Jean-Pierre Martin in his important essay *La honte. Réflexions sur la littérature*.

From this observation, the Algerian literature of French expression gives us remarkable illustrations, since the 1950s. From Kateb Yacine to Kamel Daoud, the Algerian novel exposes a haunting quest for origins which inevitably ends in failure, as if the story of the foundation was struggling to recover from filial or tribal disorder caused by colonial intrusion.

It is on the exploration of the different narrative forms that this quest for origins takes that my paper will focus.

Keywords: Algerian literature, belonging, filiation, history, memory

*Les sources d'un écrivain, ce sont ses hontes;
celui qui n'en découvre pas en soi, ou s'y dérobe, est voué au plagiat ou à la
critique.*

Emil Cioran, *Syllogismes de l'amertume*

*[...] et la honte est une gangrène, elle ne guérit pas, se propage,
si bien qu'il faut couper toujours plus haut et qu'un jour nous serons forcés
de trancher à la gorge pour nous guérir du péché originel.*

Boualem Sansal, *Rue Darwin*

«Tout roman familial, où l'on aimerait tant lire l'harmonie et la sérénité, raconte en filigrane une histoire de désastre», écrit l'écrivain et essayiste Jean-Pierre Martin dans son essai *La honte. Réflexions sur la littérature* (108). La littérature, prévient-il, ne donne en général qu'une image peu reluisante de la famille. De ce constat général, la littérature algérienne d'expression française nous donne une illustration exemplaire. Cette littérature née au tournant des années 1950, se distingue en effet par une profusion de récits d'héritiers orphelins, confrontés à des pères absents ou des mères endeuillées, victimes sacrifiées par l'Histoire. Cette profusion serait le symptôme d'un héritage historique particulièrement marqué par la rupture généalogique et le désordre filial. Ces récits partagés entre fiction et réalité, entre Histoire et autobiographie, explorent les démêlés du sujet avec l'inquiétude familiale et portent en eux l'empreinte de dépossessions brutales sociales et culturelles. Les œuvres des auteurs les plus en vue de la littérature algérienne du XXI^e siècle, Boualem Sansal, Yasmina Khadra, Kamel Daoud, Anouar Malek, Salim Bachi, mettent en scène des drames familiaux, pris en tenaille entre les blessures héritées du passé colonial et la désillusion née du présent de l'indépendance. Leurs personnages, comme la jeune nation de laquelle ils dépendent, sont profondément hantés par le spectre de la dé-filiation et de la dé-légitimation. Ce sont ces écrivains mêmes qui se trouvent attaqués, discrédités et honnis dans le pamphlet

de Rachid Boudjedra, *Les Contrebandiers de l'Histoire* (2017). En franc-tireur assumé, ce dernier ne se prive en effet d'aucun qualificatif injurieux à l'égard de ses confrères qu'il accuse d'être des «fabricateurs de l'histoire algérienne», des «harkis de la parole mensongère» ou des «contrebandiers de la diffamation», coupables, d'après lui, d'entretenir une littérature de dénigrement et de déni de soi dont le sujet principal est la nostalgie de la période coloniale. Ils s'acharnent, dit-il, à dénigrer «deux mille ans de résistance et de lutte acharnée de tout un peuple pour la conquête de sa souveraineté et de l'édification de son identité». Ces écrivains, avance-t-il,

manquent de fierté et d'orgueil vis-à-vis de leur histoire au point qu'ils se méprisent eux-mêmes. Parce qu'au-delà de ce que les psychologues appellent «la haine de soi», il y a aussi le phénomène du «mépris de soi» qui mène à la néantisation de la personne elle-même [...]. On en arrive à travers la production de ces Algériens [...] à penser que le but de telles atteintes à l'intégrité de la personnalité algérienne, c'est la désintégration totale et définitive du concept même d'algérianité! C'est la désidentification brutale de ce qu'est l'être et l'étant collectif d'une nation. (42)

Ainsi, Boudjedra accuse Kamel Daoud de vouloir réhabiliter le colon à travers la figure d'Albert Camus. «Commettre un livre comme *Meursault, contre-enquête* – en plein centenaire de la naissance de Camus! c'est trafiquer l'Histoire. C'est pratiquer la contrebande intellectuelle» (57). À Yasmina Khadra, il reproche d'amplifier «l'écho du déni du crime colonial dans *Ce que le jour doit à la nuit*», de se faire dans ce roman «le défenseur fervent de la cohabitation heureuse et enchanteresse entre les Français et les Algériens durant la colonisation» (101). Mais c'est à l'encontre de Boualem Sansal qu'il réserve ses critiques les plus acerbes, coupable, d'après lui, de salir la révolution algérienne et l'armée de libération nationale et de réduire «le combat libérateur de l'ALN/FLN à un substrat de la perversion nazie». Allusion au *Village de l'Allemand* ou *Le Journal des frères Schiller* (2007), «le plus révoltant et le plus odieux de Boualem Sansal où il fait fonctionner cette contrebande de l'Histoire» (32).

Il n'est pas étonnant que Sansal soit ainsi vilipendé dans ce brûlant pamphlet de Boudjedra. Il est en effet, de tous les écrivains incriminés, celui qui circonscrit avec le plus d'audace et d'entêtement les obsessions liées à la question de l'origine et de l'appartenance filiale et nationale. *Rue Darwin* en est l'illustration la plus éloquente. Ce roman, paru en 2011, est, de l'aveu de l'auteur lui-même, le plus autobiographique et le plus intime de toute son

œuvre romanesque. De nombreux repères d'identification autobiographique, disséminés le long du texte, viennent en effet percer le voile de la fiction¹.

Tout commence dans un bordel loin d'Alger, une «maison collaboratrice» qui bénéficiait de la complicité de l'administration coloniale. C'est là que Yazid, qui ressemble par quelques traits à l'auteur lui-même, est né d'une mère prostituée, et élevé jusqu'à ses 8 ans par Lalla Sadia, dite Djéda, la toute-puissante maquerelle qui dirigeait la florissante maison close près de la maison familiale. Il faisait partie de «cette humanité orpheline et disparate qui avait une même et unique grand-mère pour tout parent» (*Rue Darwin* 167). Après quelques péripéties où il expérimente la fugue et la honte, le jeune Yazid quitte la grande maison de Djéda en 1957 et s'installe avec sa mère adoptive à Alger, rue Darwin. Après la mort de celle-ci, Yazid se lance dans une enquête sur ses origines familiales. «Le temps de déterrer les morts et de les regarder en face [est] bien arrivé...» (17).

L'enquête lui permet peu à peu de remonter le fil d'une existence faite d'adoption et d'enlèvement, de fuite et de trahison. Dès l'enfance, Yazid, le personnage-narrateur, multiplie les apprentissages humiliants (honte de soi, honte du nom, honte des parents, honte du groupe et de la communauté) et se sent pris dans la spirale des défaillances réciproques. La première fois qu'il s'est senti écrasé par la honte, comme il le sera, dit-il, tout au long de sa vie, remonte loin dans l'enfance, quand on lui a dénié le droit de pleurer la mort de son père (le fils de Djéda). Il apprend qu'il n'en était pas le descendant légitime:

1. La rue Darwin qui donne son titre au roman est une rue d'Alger où l'auteur a vécu dans son enfance, à cent mètres de la maison de Camus. Cette rue se trouve dans le quartier de Belcourt (Belouizded aujourd'hui) où a résidé l'adolescent Boualem. L'auteur est né, comme son personnage, en 1949, et a habité dans un village à 300 km au sud-ouest d'Alger chez la grand-mère paternelle, une maquerelle très fortunée comme le fut la grand-mère de Yazid. Il a entamé l'écriture de ce roman quelques semaines après la mort de sa mère survenue en avril 2008. Elle durera donc deux ans. *Rue Darwin* paraît en effet en 2011.

On retrouve la confirmation du caractère autobiographique de ces souvenirs dans la contribution de Sansal à un ouvrage collectif où il fait notamment le portrait de sa mère. Voir «Ma mère» in *Ma mère* (collectif), Montpellier, Éd. Chèvrefeuille étoilée, 2008. On retrouve dans ce texte autobiographique l'errance du jeune Boualem/Yazid; la dislocation de la famille, les liens difficiles qu'entretiennent les grands-parents avec leur bru.

Sur la part autobiographique de cette œuvre de Sansal, lire également «Rue Darwin, la vie presque tronquée de Boualem Sansal», un entretien accordé à RFI (<http://www.rfi.fr/france/20110922-rue-darwin-vie-presque-tronquee-boualem-sansal>).

En vérité, mon père était le fils de la sœur de Djéda, tata Yamina, morte en couches en donnant la vie à mon père. Ni une ni deux, Djéda s'est débarrassée de l'époux, désormais inutile, et s'est emparée du nouveau-né, Kader, dont elle fit son enfant par acte légal. Elle s'assurait un héritier de son sang sans avoir à le concevoir dans un lit avec un consort. (54)

[...] J'ai dû me demander qui j'étais, d'où je venais, et quel mauvais sort m'attendait. Quelles autres questions? J'étais l'enfant du néant et de la tromperie, je devais me sentir bien seul et triste. Et écrasé par la honte, comme je l'ai été tout au long de ma vie. (69)

Obéissant à l'injonction de la puissante maquerelle, Farroudja, la mère biologique, renonce à son enfant. Elle ne pouvait de toute manière lui donner une prostituée pour mère et un statut de bâtard en guise d'identité. Elle se réfugie dans le silence et ne révèle rien de son secret.

M'avait-elle jamais parlé du village, de mon père, de sa vie à elle et du reste? se demande le narrateur. Pas un mot, jamais, l'omerta, absolue et mutilante, pas même un regard entendu, vite détourné, vite dissimulé. C'est un mur qu'elle avait dressé sur le chemin, pour elle et pour nous, aussi étanche que la barrière des espèces, ce qui est d'un monde ne peut passer dans l'autre. (198)

Sont ainsi réunis par l'auteur les germes les plus insidieux de la honte, celle de l'enfance et celle de l'origine. La honte s'impose comme l'œil de cyclone de son récit. Elle s'empare de son phrasé et transpirera à travers ses lignes comme une sensation irrépressible. Plus qu'une conscience malheureuse, la honte devient sa surconscience, la forme particulière de sa lucidité. Elle grandit en lui «comme un récit obsessionnel d'une condamnation à ressasser». Il en évalue les dégâts sa vie durant, et fait le compte des multiples défaillances du fils ingrat, du «fils honteux de sa mère honteuse» (164). «La honte de l'écrivain, dit Jean-Pierre Martin, garde en mémoire la honte de l'enfant. Elle la prolonge plus que de raison, la maintient dangereusement en lui, à l'abri de toute défaillance. La honte n'est pas seulement son passé, elle est son devenir» (*La honte. Réflexions sur la littérature* 100).

À travers la voix de son personnage, c'est celle de l'auteur que l'on entend dans cette tentative d'aveu, se rappelant la nécessité de se libérer de la «vieille obligation de secret»: «il n'est vraiment pas bon de vivre avec ses propres secrets, il faut les percer ou mourir» (59), se dit-il. Mais il est difficile de briser le «silence sacré de la honte». «Ce sentiment absurde et rébarbatif est un sacré frein à la vérité» (224). Il guette et revient à la charge chaque fois que le personnage avance dans la résolution ou le

dénouement du désordre filial. Il devra pourtant compter avec lui. «Les seules autobiographies dignes de foi, dit George Orwell, sont celles qui dévoilent quelque chose de honteux» (*Tels, tels étaient nos plaisirs* 7). De cette tension entre secret et révélation, entre refoulement et aveu, naît le jeu de voilement et dévoilement de l'instance autobiographique. Le narrateur sansalien hésite entre ses masques et ses dénudements et choisit en fin de compte, avec art et prudence, les lieux de ses exhibitions et de ses pudeurs, se ménageant «une zone grise entre le mensonge et la vérité» (*Rue Darwin* 218). «Ruser, dit-il, est une étape sur le chemin de la vérité», car ce qui est en jeu est la sauvegarde ou la survie même du Moi.

Au sentiment de la honte, s'ajoute l'obsession indépassable de l'illégitimité:

Le sentiment d'illégitimité est totalitaire, dès lors qu'on sait son hérésie congénitale, on est dans un piège dont on ne peut sortir, dans *l'incapacité de corriger en aucune façon la faute originelle*, ni même, si tant est que les autres le permettent, de la dépasser par une vision plus large des choses de la vie, toutes relatives, toutes semblablement accessoires et au fond sans signification. Notre spécificité est une marque d'infamie, elle nous signale comme un phare les vaisseaux de la nuit. Et ainsi en est-il, de vagues soupçons on fait des vérités démontrées, et on murmure dans notre dos, on regarde d'une certaine façon, on ressent du dégoût, si bien qu'on finit soi-même par se regarder de manière pesante et douloureuse. Alors on s'isole jusqu'à prendre pied et dans le silence délétère monte la haine de soi et des autres, l'envie farouche de détruire ce qui nous insulte, refuse notre existence, et celle de nous immoler dans une glorieuse apothéose. (72)

L'emploi de la troisième personne du pluriel dans ce passage démontre le caractère absolu et totalitaire de cette malédiction des origines: elle s'impose dans le texte comme une hantise, une marque individuelle et collective d'infamie, les deux à la fois.

À travers ses pérégrinations, Yazid revient sur les lieux du drame personnel, familial, mais aussi tribal. Car c'est autour de la tribu, «l'antique tribu» des Kadri que se joue le conflit d'appartenance et se noue la jonction tragique entre l'histoire individuelle et l'histoire collective.

Au commencement était la tribu des Kadri. Le narrateur de *Rue Darwin* prend conscience qu'il en était «le dernier vivant». C'est à lui d'endosser comme un fardeau toutes les douleurs accumulées de tous les siens. Or, de la gloire passée de la tribu à laquelle il appartient «par adoption, par éducation ou par contamination» (233), il en sait peu. Trop de drame, d'abandon ou de trahison ont altéré le fil de la continuité et de la transmission. Il cherche

et remonte peu à peu le fil de l'histoire. Le dernier patriarche de la tribu des Kadri disparaît au début du XX^e siècle. Sans descendance mâle, c'est sa fille Sadia qui sera mise à la tête du clan, une première dans l'histoire de la tribu. C'est le début du long règne de la puissante grand-mère dit Djéda:

Elle ne fonda pas son règne sur la force du sabre et du fusil, ce temps était révolu, mais sur le commerce et la diplomatie. Un commerce qui aura son compartiment noir, honteux d'abord puis banal, une affaire marginale qui évoluera pour devenir après la Première Guerre mondiale l'activité principale du clan. La prostitution en maison de tolérance venait d'avoir ses lois qui l'organisaient, la protégeaient, elle entraînait officiellement dans l'économie du pays. [...] Le temps des femmes avait commencé. La tribu sera un monde au féminin où les hommes ne seront que des ombres furtives. (56)

Après la mort de la puissante maquerelle en 1964, le commerce honteux de la prostitution se poursuit et prospère avec l'une de ses filles, Faiza, dont le nom signifie littéralement «femme victorieuse». Elle remporte la succession gagnante avec la complicité du pouvoir né de l'indépendance qui légitime ses affaires comme il a légitimé auparavant celles de la grand-mère. Le successeur aurait pourtant pu être lui, Yazid, l'alter ego de l'auteur. Ayant grandi dans le même phalanstère, il en était «l'héritier unique» (139) comme le lui confirmait un notaire venu spécialement de France. Mais il ne pouvait endosser un legs familial à jamais marqué du sceau de la honte, de l'usurpation et de la bâtardise. Ainsi, Yazid, lui, l'enfant de la tromperie, trahit à son tour, comme s'il voulait participer lui-même de la négation de son être social. Face à l'angoisse de la ressemblance et à son impossible dépassement, une seule issue possible: trahir. Or, «la trahison [...] engendre une nouvelle honte, qui vient se greffer sur la honte de l'enfance, celle du transfuge» (Martin, *op. cit.* 115).

Enfant illégitime et inadapté à la société qui l'entoure, Yazid est à la fin du récit «un vague bonhomme sans attache, sans ancrage ni avenir» (*Rue Darwin* 234). Aucune promesse de réconciliation ne vient le reconforter. Célibataire et sans enfants, étranger à la famille et au pays tout entier, il n'a rien à construire ou à léguer. Il décide de «lever l'ancre, de quitter le pays» qui le nie dans son identité, où l'enracinement est impossible.

Renié, il renie à son tour. Sansal se pose dans ce texte autobiographique comme l'incarnation de l'écrivain de la honte qui place le déni d'origine au cœur de son projet littéraire. L'écrivain de la honte n'adhère à rien: il est un expatrié, un orphelin, un mauvais fils, un anti-familialiste, un déserteur,

un solitaire, il se sent partout comme un étranger, un marginal. Rien de ce qui anime ou fait la vie des siens ne trouve grâce à ses yeux. Tout y passe, leur passé et leur présent, leur martyre et leurs espérances. Aucune gloire ou fierté à tirer de leurs croyances religieuses ou de leur vénération des héroïsmes d'autrefois.

Cette posture de rejet et de rupture ne peut trouver sa véritable explication que dans le propre vécu de l'écrivain. «On se défait d'une névrose, on ne se guérit pas de soi», dit Sartre dans *Les Mots* (212). Seule la littérature de l'intime permet de briser le «silence sacré de la honte» et de révéler au grand jour les profondes motivations qui fondent la conscience d'un auteur.

Dans un numéro de la revue *Esprit* consacré à la décennie noire du terrorisme qui a secoué l'Algérie pendant les années 1990, Abdelwahab Meddeb posait déjà un diagnostic assez proche de celui de Boualem Sansal. Il expliquait la crise politique algérienne à partir de «L'interruption généalogique»² dont les causes premières remontent à la défaite des tribus arabes qui combattaient sous la bannière de l'Émir Abdelkader (1807-1883). Ce dernier, expliquait-il, était le descendant d'une filiation vénérée assez ancienne. Il avait reçu sa formation et sa légitimité au sein de la zaouia qadiriya, l'une des plus importantes confréries de l'Occident islamique. Il était ainsi le produit de traditions ancestrales bien établies au sein de l'aristocratie tribale. Or cette dernière subit de plein fouet la violence de l'intrusion coloniale. Elle en sort définitivement dépossédée de son pouvoir politique, culturel et symbolique.

La disparition du patriarche sonne la fin de la puissance virile de la tribu.

Leur déchéance datait d'un bon demi-siècle, elle fut historiquement constatée lors de la reddition de l'émir Abd el-Kader en 1847 et de son exil hors du pays. La colonisation allait les lamener. Lui sut rencontrer la gloire et l'éternité dans la défaite et la solitude, les tribus n'avaient rien à quoi s'accrocher, plus d'honneur et plus de ressort, elles tombèrent dans l'hébétéude et cultivèrent la lamentation et la zizanie en guise de résistance héroïque. (55)

La défaite d'Abdelkader est ainsi définie comme le moment fatidique du basculement qui sépare les temps mythiques des ancêtres glorieux des temps de la déchéance. La reddition d'Abdelkader signe la dépossession et la

2. Abdelwahab Meddeb, «L'interruption généalogique», in *Revue Esprit, Numéro spécial: Avec l'Algérie*, janvier 1995, p. 130-138.

dispersion de la tribu, puis, un demi-siècle plus tard, sa dévirilisation et son déshonneur. La rupture généalogique et le désordre filial viennent s'inscrire comme un aboutissement inéluctable à cet engrenage historique: les causes de la honte et du déshonneur sont datées historiquement. Le roman de Sansal nous fait revisiter la honte en lui redonnant la forme d'une question, à la fois intime et historique, jouant ainsi à la mesure d'un individu l'affrontement de la société algérienne avec les drames du passé.

Une génération après la défaite d'Abdelkader, c'est la fin de la tribu et le début de l'exil. Un fossé se creuse entre ceux qui partent et ceux qui arrivent, les pères disparaissent et les fils éparpillés peinent à devenir pères à leur tour. Après la défaite d'Abdelkader en 1847 et la répression féroce de la révolte du pays kabyle en 1871, sera institué un ordre colonial triomphant qui restera incontesté jusqu'en 1945.

Il n'est pas étonnant que la littérature algérienne porte, dès sa naissance au tournant des années 1950, le fardeau de cette tragédie de l'Histoire, elle sera hantée par la double question de l'interruption généalogique et de la condition d'orphelin. Des textes aussi divers que ceux de Mouloud Feraoun, Moulourd Mammeri, Mohammed Dib ou Kateb Yacine expriment tous en filigrane la rupture des chaînes de transmission et de filiation. Les auteurs de cette génération se trouvent en effet confrontés au symptôme de ce mal algérien. «À leur insu ou en conscience, écrit Meddeb, le trouble de l'origine circulera dans leurs textes».

Le plus emblématique de ces textes est incontestablement *Nedjma* de Kateb Yacine. Grâce à ce roman de 1956, la littérature algérienne se donne pour la première fois une conscience historique de la temporalité et du souvenir pour tenter de surmonter le gouffre qui sépare les temps lointains mythiques d'«avant la Malédiction», selon le mot de Sansal, et le présent d'aliénation.

Kateb Yacine s'inspire de l'histoire de sa tribu d'origine, les Beni Keblout, dont la zaouïa, ouverte à l'érudition et à l'enseignement du Livre sacré, rayonnait sur la région. Les Beni Keblout, jadis fiers et intrépides, étaient victimes des représailles de l'armée française dès 1852 après la découverte des corps du couple français gisant dans une grotte: la branche mâle de la tribu était décimée et éparpillée partout dans le pays, obligée pour survivre de changer de nom et de pratiquer le mariage consanguin. Les descendants des premiers keblouti, enlisés dans la pratique de cet «inceste social» peinent à reconstituer avec certitude leur généalogie et à s'intégrer dans une filiation

idéale. Leur désir même pour Nedjma, symbole de la patrie rêvée, est foncièrement frappé du risque de l'inceste.

[...] notre tribu mise en échec répugne à changer de couleur; nous nous sommes toujours mariés entre nous; l'inceste est notre lien, notre principe de cohésion depuis l'exil du premier ancêtre; le même sang nous porte irrésistiblement à l'embouchure du fleuve passionnel, auprès de la sirène chargée de noyer tous ses prétendants plutôt que de choisir entre les fils de sa tribu — Nedjma menant à bonne fin son jeu de reine fugace et sans espoir jusqu'à l'apparition de l'époux, le nègre prémuni contre l'inceste social, et ce sera enfin l'arbre de la nation s'enracinant dans la sépulture tribale, sous le nuage enfin crevé d'un sang trop de fois écumé... (Kateb Yacine, *Nedjma* 97)

Nedjma, matrice et emblème de toute l'œuvre katébiennne, participe à la fois de l'intime autobiographique et du collectif, étant à la fois l'incarnation romanesque d'une cousine désirée par l'auteur lui-même et la métaphore d'un pays qui aspire à se libérer du joug colonial. Or une grande confusion généalogique préside à sa naissance et empêche de déterminer avec certitude l'identité de son géniteur. Descendante de Keblout et fille de «l'insatiable Française, trois fois enlevée», qui, «dans un oubli sans vergogne, ou pour n'avoir pas à choisir entre quatre mâles, deux par deux, n'avait pas même départagé les deux derniers, ses ravisseurs...» (94). Autour de sa couche et de ses amours rôde ainsi le spectre de l'inceste: élevée par une tante algérienne dont elle épouse le fils qui pourrait bien être son frère. Elle est l'emblème même de cette entreprise des pères coupables de «bouleverser la chronologie du sang pour abandonner un terrain de plus à la douteuse concurrence de deux lignées – celle de la tradition, de l'honneur, de la certitude, et l'autre, lignée d'arbre sec jamais sûr de se propager, mais partout vivace en dépit de son obscure origine...» (54).

Du fait de ce trouble généalogique, Nedjma bouleverse les liens des appartenances ancestrales et pose la question taboue de mélange de sangs entre colonisateurs et colonisés. Elle ne peut répondre d'aucun ordre établi, qu'il soit étranger ou tribal.

À travers l'histoire d'une famille morcelée, l'auteur de *Nedjma* donne le diagnostic le plus complet et le plus lucide de ce désordre filial et de la désorganisation sociale issue de la défaite et la dépossession de la tribu. C'est autour de cette dernière, de sa puissance révolue et de son déclin, que tout se joue, avec comme fait déclencheur, la défaite d'Abdelkader et sa tentative avortée de fonder la nation algérienne. Dans *Nedjma*, écrit en pleine guerre d'indépendance algérienne, le jeune Kateb Yacine pouvait, sans être freiné

par un sentiment de honte, conter l'écroulement de la tribu des Keblouti et de «l'inceste social» qui s'en était suivi, tout en nourrissant l'espoir qu'une nation pouvait naître de la «sépulture tribale».

Mais, cinq décennies plus tard, le désenchantement est total: l'indépendance chèrement acquise était «le début d'un vaste malheur», regrette Sansal. Aucun espoir de renouer avec le passé mythique des ancêtres. La décolonisation n'a pas su guérir la société algérienne du traumatisme de l'interruption généalogique, ni lui restituer l'honneur et la fierté perdus.

Il n'est pas étonnant que Boudjedra, inspiré par la terminologie de Frantz Fanon, tente une explication psychanalytique pour comprendre le «sentiment irrationnel de la haine de soi et de la haine de tout ce qui est algérien» qui animent d'après lui des écrivains comme Sansal, Daoud ou Bachi. C'est la preuve donc que la réponse à la question soulevée implique une dimension à la fois intime et collective. La dévalorisation de son origine sociale, familiale ou nationale découle en effet de la perception de soi comme héritier d'humiliations anciennes, créant une profonde vulnérabilité face à la crainte de voir le secret de son origine, frappé d'illégitimité ou de bâtardise, dévoilé aux yeux du monde.

Mais quand on examine l'œuvre romanesque de Boudjedra à l'aune de sa propre critique, l'on est en droit de douter du bien-fondé de son discours. Depuis son tout premier récit d'inspiration autobiographique, *La Répudiation* (1969), jusqu'à ses publications les plus récentes, *Hôtel Saint Georges* (2007), *Les Figuiers de Barbarie* (2010) et *La Dépossession* (2017), il donne du passé familial et de la mémoire nationale algérienne une image peu reluisante. L'on retrouve même dans *Fascination* (2000) un récit aux accents katébiens où rôde le spectre de l'inceste et du désordre filial.

Boudjedra se serait enfermé dans une posture d'orgueil, «un dur et mauvais orgueil», selon l'expression de Camus (*Le Premier Homme* 223), qu'il voudrait opposer fièrement à la conscience malheureuse de ses adversaires. Or l'orgueil comme la honte de soi, sont les faces de la même médaille, ils puisent tous deux dans la même source du narcissisme blessé. Si la honte est le déni de soi et des autres avant soi, l'orgueil est le déni de la faute et la défaite des pères, c'est la crainte du déshonneur.

Bibliographie

- Boudjedra, Rachid, *Les Contrebandiers de l'Histoire*, Algérie, Éd. Frantz Fanon, 2017.
- Camus, Albert, *Le Premier Homme*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 1994.
- Daoud, Kamel, *Meursault, contre-enquête*, Paris, Actes Sud, 2014.
- Kateb, Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956, Collection Points, 1996.
- Martin, Jean-Pierre, *La honte. Réflexions sur la littérature*, Paris, Gallimard, Collection Folio Essais, 2006.
- Meddeb, Abdelwahab, «L'interruption généalogique», in Revue *Esprit* n° 1 janv. 1995, *Numéro spécial: Avec l'Algérie*, p. 130-138.
- Orwell, George, *Tels, tels étaient nos plaisirs et autres essais (1944-1949)*, trad. Anne Krief, Bernard Pecheur et Jaime Semprun, Paris, Éd. Ivrea et Encyclopédie des nuisances, 2005.
- Sansal, Boualem, *Rue Darwin*, Paris, Gallimard, 2011.
- Sartre, Jean-Paul, *Les Mots*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 1964 [1972].